

Interview avec un grammairien

Mercredi dernier, en me rendant chez un ami de la première heure, de passage à Tananarive, je pensais non sans grande émotion à un passé si loin et si près à la fois de mon cœur d'homme jeune — je veux dire à mes vingt ans.

Au milieu de tant d'images, les dominantes, évoluait le souvenir d'une bien généreuse bonté prodiguée, à mes débuts, par l'homme que j'allais voir, dont tous mes compatriotes ont conservé le meilleur des souvenirs, et qui avait bien voulu me réserver quelques-unes de ses précieuses minutes.

Frappant à sa porte, je ne savais pas encore ce que je lui dirais, bien que, depuis son retour, il m'eût toujours reçu comme avant.

Je suis introduit. Dégustant un café qui me remet de mes veilles, c'est un grammairien que je trouve devant moi et qui me reçoit.

J'amorce l'interview.

Nous feuilletons alors cette grammaire fraîchement parue sur laquelle, ces derniers jours, la Tribune avait justement promis à ses lecteurs de revenir et que, la veille, j'avais lue d'un trait.

— Je n'ai eu d'autre souci, en écrivant ce modeste Essai, me dit le linguiste, que de résumer les observations que j'ai pu tirer de cinq années d'enseignement au Lycée de Tananarive.

— Sans doute, M. le Gouverneur. Mais vous aviez tout de même un but ?

— « Comme tous ceux qui mettent du noir sur du blanc ! J'avais pensé que je ferais œuvre utile en utilisant mes rares loisirs de la rue Oudinot à épauler d'une petite façade latérale le monument de granit dressé par les maîtres éminents que vous connaissez.

« Jointe au souvenir toujours présent du parfait lettré Andriamifidy, cette pensée m'avait beaucoup aidé à rassembler mes matériaux. Il y avait aussi, et surtout, la conviction que, plus on va à la source du langage, et plus on pénètre dans l'intimité d'une âme ethnique ».

— Cela me fait penser à de fort belles paroles que j'ai récemment entendues.

— « Vous faites sans doute allusion à la déclaration que M. Paul Reynaud, Ministre des Colonies, a faite peu avant son départ pour l'Indochine. Eh bien ! oui, et les premières lettres que j'ai reçues sont aussi dans le ton de cette déclaration. Tenez, entre autres, voici les opinions de MM. Piétri et Sarraut. »

Nous déplions les lettres sur la Grammaire. Nous en prenons connaissance sur ces pages où il est parlé de la philosophie de la langue.

— « Mon cher Rabearivelo, nous venons de relire la préface de mon maître M. le Professeur Julien, et mon avant-propos. Il y est dit il y est écrit — le mot ayant ici un sens plus étendu et quelque peu oriental — que bien de mes points de vue seront discutés.

« Ces parties promises à la discussion, nous les avons précisément sous les yeux.

« Il convient de voir la langue malgache dans son état naturel, c'est-à-dire organique et vivant. Pour le Malgache, rien n'est abstrait, tout est concret, tout est œuvre de la raison spontanée, dans le cadre de la Nature.

« Cette observation de base m'a amené à établir l'origine et le sens local, concret et enfin abstrait de certaines prépositions et de beaucoup de racines.

« Ici aussi, et en bien d'autres, je crois être arrivé près du but principal de mon ouvrage, à savoir : démontrer aux enfants et aux étudiants, qui continueront à pêtrir ici, demain, de la terre de France, que la langue malgache est concrète par essence et que, pour se faire bien comprendre et pour comprendre soi-même, il ne faut pas s'adresser aux indigènes avec des idées abstraites. »

— Mais... mais les ellipses lourdes d'allusions dont notre langue est riche, M. le Gouverneur ?

— « Ça, mon ami, c'est l'Orient, c'est l'hérédité ».

— En somme, si, au rebours de tant d'autres, vous reconnaissez n'avoir rien ajouté à la connaissance de la langue malgache, vous pouvez dire, M. le Gouverneur, que vous avez voulu faire un peu de lumière sur l'un de ses aspects ?

— « Peut-être ; mais, je le répète, cela n'aurait jamais été sans les précieux travaux de mes illustres devanciers ».

Ses doigts se précipitent calmement et, posément, m'indiquent un extrait d'Andriamifidy.

Puis, pour finir, nous lisons ensemble, à haute voix. A moi aussi, la révélation semble se faire de ces pages divinement musicales sur l'origine des *andriana* qui me passionne... ces pages dont les phrases, ordonnées par un maître, avec, comme dominantes, la plainte voilée des *i* et l'obsédante volubilité des *a*, ont des résonances aussi harmonieuses que ce mot : *Camores*, si cher à M. le Gouverneur Montagné.

J.-J. RABEARIVELO.